

que je ne suis plus un assez beau cavalier pour éveiller un caprice chez une baladine ?

—Je pense, mon cher Gaston, que vous êtes de mine et de tournure à incendier les plus grandes dames. Laissons donc de côté la question d'amour-propre. Quant à cette bohémienne, elle vous hait.

—Henri !

—Elle vous hait féroce^{ment}, insista le comte de Souvré. J'ai surpris son premier regard, et ce regard a été terrible !

—Pourquoi voulez-vous que cette fille de Bohême me déteste ? Je ne la connais pas. Elle m'a vu aujourd'hui pour la première fois. Vous avez la manie de voir partout des mystères.

—Eh ! savez-vous si elle est réellement fille de Bohême. Elle n'a rien de ces baladines espagnoles ou hongroises, qui font d'habitude le métier de danseuses foraines, ou de diseuses de bonne aventure. Malgré son costume étranger, le pître qui l'accompagne m'a paru très inexpérimenté dans ses fonctions ; et lui aussi du reste ne vous regardait pas d'un bon œil.

—Jalousie !

—Non, Gaston, haine sourde et concentrée.

—Où voulez-vous que j'ai excité le ressentiment de ces gens-là ? Votre imagination vous trompe et votre amitié pour moi exagère votre sollicitude.

—Votre existence a été assez agitée. Vos bonnes fortunes ont fait quelque bruit. Et puis vous avez été mêlé aux événements qui ont ensanglanté la Normandie. Etes-vous sûr que là-bas ou ici vous n'avez pas laissé quelque terrible souvenir.

—Peut-être !... fit Gaston rêveur. Je me rappelle que deux fois on a essayé de m'assassiner.

—Vous voyez bien.

—C'était à Rouen, il y a six ans. Une jeune fille d'une quinzaine d'années m'offrit des fleurs en échange d'une pistole ; quelques instants après je fis cadeau de mon bouquet à une pauvre fille que j'honorais de quelque affection, elle respira ces fleurs perfides, et dans la nuit, elle expirait.

—La bohémienne me paraît avoir une vingtaine d'années, fit observer Henri, avec intention.

—Un mois après, je revenais à Paris. Le soir, comme je chevauchais tranquillement, suivant à une vingtaine de pas mon piqueur, une balle partie d'un buisson qui bordait la route m'effleura le front, m'éraflant la tempe et emportant une mèche de cheveux.

—Gaston, vous n'irez pas à ce rendez-vous.

—Chose bizarre, quelque temps après je recevais dans une lettre la mèche de cheveux arrachés par le coup de feu et ramassés sans doute sur la route par mon ennemi. Un mot accompagnait cette étrange restitution : "C'est la tête que l'on visait ; une autre fois on sera moins maladroit."

—Mon cher ami, fit de Souvré réellement alarmé, vous m'avez donné hier votre parole de me conduire ce soir auprès de votre sœur ; j'exige que vous teniez votre promesse.

—Soit ; je vous accompagnerai, mais c'est bien pour ne pas manquer à ma parole... Car cette bohémienne est bien jolie... Du reste, je la retrouverai.

Comme ils se retournaient pour gagner la rive droite de la Seine, nos deux gentilshommes aperçurent une sorte de mendiant qui se tenait près d'eux.

Henri de Souvré lui lança un regard scrutateur.

—La charité, mes braves seigneurs, nazilla l'individu ainsi surpris dans une sorte d'espionnage.

—Le diable m'emporte, je crois que ce hideux coquin nous écoutait, dit Henri.

—Voilà pour ton escarcelle, fit Gaston en envoyant la pointe de sa botte au mendiant qui l'évita par un bond prodigieux.

—Dieu vous le rendra ! ricana l'homme à la besace.

CHAPITRE VI

L'épée et le poignard.

Nous avons laissé, dans un chapitre précédent, le marquis de Beaulieu en présence de son adversaire masqué, au milieu de la forêt de Bondy.

Sur le côté gauche de la route qui traversait le bois à l'endroit où se trouvaient nos personnages, s'étendait une étroite clairière, offrant un excellent emplacement pour une rencontre à l'épée.

Une herbe courte et fleurie, formait comme un tapis où l'on pouvait coucher galamment un adversaire vaincu.

Le jeune provocateur du marquis désigna l'endroit de la pointe de son arme et s'y dirigea, en faisant signe à ses hommes de l'y suivre et de faire cercle.

—Comte, dit le marquis de Beaulieu à son ami, vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de me battre avec des adversaires indignes de moi et que je ne suis pas un mangeur d'enfants. Mais vous savez aussi que le lion, exaspéré par un insecte, l'écrase quelquefois de sa patte puissante. A nous deux donc, mon petit bonhomme.

Le jeune homme masqué eut, à ces paroles dédaigneuses, un cruel sourire et un sinistre regard. Son épée était petite, faite à sa taille ; mais il l'avait rejetée et avait saisi la longue rapière d'une sorte de géant qui se trouvait parmi ses compagnons.

Il avait ainsi une arme de longueur égale à celle du marquis.

Celui-ci eut sur les lèvres un pli narquois.

Mais ce sourire s'éteignit subitement quand il vit son petit adversaire manier, comme il eut fait d'une paille, cette arme disproportionnée avec sa taille, mais à laquelle semblait soudé son poignet d'acier.

—Marquis, dit à son ami le comte de Souvré toujours prudent, rappelez-vous qu'il n'y a pas de petit adversaire.

Le jeune homme masqué sourit et faillit se découvrir.

Mais il repoussa prestement l'épée du jeune de Beaulieu dont la pointe menaçait déjà sa poitrine, et, se fendant rapidement, il déchira le pourpoint de son adversaire, à la hauteur du cœur.

Il eût pu le percer de part en part s'il avait voulu.

Souvré pâlit et le marquis de Beaulieu eut un cri de rage.

Il se sentait menagé.